

VERITE ET MENSONGE

Fène-le-Mensonge avait grandi et appris beaucoup de choses. Il en ignorait beaucoup d'autres encore, notamment que l'homme - et la femme encore moins - ne ressemblait en rien au bon Dieu. Aussi se trouvait-il vexé et se considérait-il comme sacrifié chaque fois qu'il entendait dire : "Le bon Dieu aime la Vérité !" et il l'entendait souvent. D'aucuns disaient, bien sûr, que rien ne ressemble davantage à une vérité qu'un mensonge ; mais le plus grand nombre affirmait que la Vérité et le Mensonge étaient comme la nuit et le jour. Voilà pourquoi le jour où il partit en voyage avec Deug-la-Vérité, Fène-le-Mensonge dit à sa compagne de route :

- C'est toi que Dieu aime, c'est toi que les gens préfèrent sans doute, c'est donc à toi de parler partout où nous nous présenterons. Car si l'on me reconnaissait, nous serions mal reçus.

Ils partirent de bon matin et marchèrent longtemps. Au milieu du jour, ils entrèrent dans la première maison du village qu'ils atteignirent. Il leur fallut demander à boire après qu'ils eurent salué. Dans unealebasse dont la propreté n'était pas des plus certaines, la maîtresse de maison leur donna de l'eau tiède à faire vomir une autruche. De manger il ne fut point question, cependant une marmite pleine de riz bouillait à l'entrée de la case. Les voyageurs s'étendirent à l'ombre du baobab au milieu de la cour et attendirent le bon Dieu, c'est-à-dire la chance, et le retour du maître. Celui-ci arriva au crépuscule et demanda à manger pour lui et pour les étrangers.

- Je n'ai encore rien de prêt dit la femme, qui n'avait pu à elle seule avaler tout le contenu de la marmite.

Le mari entra dans une grande colère, non pas tant pour lui, qui cependant avait grand-faim, ayant travaillé la journée durant au grand soleil des champs, mais à cause de ses hôtes inconnus qu'il n'avait pu honorer (comme doit le faire tout maître de maison digne de ce nom) et qu'on avait laissés le ventre vide. Il demanda :

- Est-ce là le fait d'une bonne épouse ? Est-ce là le fait d'une femme généreuse ? Est-ce là une bonne ménagère.

Fène-le-Mensonge, prudent et comme convenu, ne dit pas un mot, mais Deug-la-Vérité ne pouvait pas se taire. Elle dit sincèrement qu'une femme digne du nom de maîtresse de maison aurait dû être plus accueillante pour des étrangers et devait toujours avoir tout préparé pour le retour de son époux.

Alors la femme se mit dans une colère folle, et, menaçant d'ameuter tout le village, intima à son mari l'ordre de mettre à la porte ces étrangers impertinents qui s'occupaient de son ménage et se mêlaient de donner des conseils, sans quoi elle s'en retournerait sur l'heure chez ses parents. Force fut au pauvre mari, qui ne se voyait pas sans femme (même mauvaise ménagère) et sans cuisine du fait de deux étrangers, de deux passants qu'il n'avait jamais vus, qu'il ne verrait peut-être jamais plus de sa vie, de dire aux voyageurs de continuer leur chemin. Oubliaient-ils donc, ces voyageurs malappris, que la vie n'était pas du couscous, mais qu'elle avait besoin cependant d'émollient ? Avaient-ils besoin de dire aussi crûment les choses !

Fène et Deug continuèrent donc leur voyage, qui avait si mal commencé. Ils marchèrent encore longtemps et arrivèrent dans un village, à l'entrée duquel ils trouvèrent des enfants occupés à débiter un taureau bien gras qu'ils venaient d'abattre. En entrant dans la maison du chef de village, ils y virent des enfants qui disaient à celui-ci :

- Voici ta part, en lui présentant la tête et les pieds de

l'animal.

Or, depuis toujours, depuis N'Diadiane N'Diaye, dans tous les villages habités par les hommes, c'est le chef qui donne ou qui fait donner à chacun sa part, et qui choisit la sienne - la meilleure.

- Qui, pensez-vous donc qui commande dans ce village ? demanda le chef aux voyageurs.

Prudemment, Fène-le-Mensonge garda le silence et n'ouvrit pas la bouche ; et Deug-la-Vérité fut bien obligé, comme convenu, de donner son avis :

- Selon toute apparence, dit-elle, ce sont ces enfants.

- Vous êtes des insolents, dit le vieillard en courroux. Sortez de ce village, partez, partez tout de suite, sans quoi vous n'en sortirez plus. Allez-vous-en, allez-vous-en !

Et les voyageurs, malchanceux, continuèrent leur chemin.

En route, Fène dit à Deug :

- Les résultats ne sont pas bien brillants jusqu'ici, et je ne sais pas s'ils seront meilleurs si je continue à te laisser plus longtemps le soin de nos affaires. Aussi, à partir de maintenant, c'est moi qui vais m'occuper de nous deux. Je commence à croire que, si tu plais au bon Dieu, les hommes ne t'apprécient pas outre mesure.

Ignorant comment ils seraient reçus au village dont ils approchaient et d'où venaient des cris et les lamentations, Deug et Fène s'arrêtèrent au puits avant d'entrer dans une demeure quelconque et se désaltéraient, lorsque survint une femme tout en larmes.

- Pourquoi ces cris et ces pleurs ? demanda Deug-la-Vérité.

- Hélas, dit la femme (c'était une esclave), notre reine favorite, la plus jeune des femmes du roi, est morte depuis hier, et le roi a tant de peine qu'il veut se tuer pour aller rejoindre celle qui fut la plus aimable et la plus belle de ses épouses.

Ce n'est qu'à cause de cela que l'on crie tant ? demanda Fène-le-Mensonge. Va dire au roi qu'il y a au puits un étranger qui peut ressusciter des personnes mortes même depuis longtemps.

L'esclave s'en fut et revint un moment après, accompagnée d'un vieillard qui conduisit les voyageurs dans une belle case où ils trouvèrent un mouton rôti entier et deux Calebasses de cous-cous.

- Mon maître, dit le vieillard, vous envoie ceci et vous dit de vous reposer de votre long voyage. Il vous dit d'attendre ; il te fera appeler bientôt.

Le lendemain, on apporta aux étrangers un repas encore plus copieux, et le surlendemain de même. Mais Fène feignit d'être en colère et impatient ; il dit aux messagers :

- Allez dire à votre roi que je n'ai point de temps à perdre ici, et que je vais reprendre mon chemin, s'il n'a pas besoin de moi.

Un vieillard revint lui dire :

- Le roi te demande. Et Fène le suivit, laissant Deug-la-Vérité dans la case.

- D'abord, que veux-tu comme prix de ce que tu vas faire ? s'enquit le roi lorsqu'il fut devant lui.

- Que peux-tu m'offrir ? répliqua Fène-le-Mensonge

- Je te donnerai cent choses de toutes celles que je possède dans ce pays.

- Cela ne me suffit pas, estima Fène.

- Dis alors ce que tu désires toi-même, proposa le roi.

- Je veux la moitié de tous tes biens.

- C'est entendu, accepta le roi.

Fène fit bâtir une case au-dessus de la tombe de la favorite et y entra seul, munie d'une houe. On l'entendit souffler et chaner ; puis, au bout d'un temps très long, il se mit à parler, d'abord doucement, ensuite à très haute voix, comme s'il se disputait avec plusieurs personnes ; enfin, il sortit de la case et s'adossa fortement à la porte :

- Voilà que la chose se complique, dit-il au roi. J'ai creusé la tombe, j'ai réveillé ta femme, mais à peine était-elle revenue à la vie et allait-elle sortir de sous terre, que ton père, réveillé lui aussi, l'a prise par les pieds en me disant :

"Laisse là cette femme. Que pourra-t-elle te donner ? Tandis que si je reviens au monde, je te donnerais toute la fortune de mon fils."

Il n'avait pas fini de me faire cette proposition que son père surgit à son tour et m'offrit tous tes biens et la moitié de ceux de son fils. Ton grand-père fut bousculé par le grand-père de ton père, qui me proposa tes biens, les biens de ton père, les biens de son fils et la moitié de sa fortune. Lui non plus n'avait pas fini de parler que son père arriva, tant et si bien que tes ancêtres et les aïeux de leurs ancêtres sont maintenant à la sortie de la tombe de ta femme.

Bour-le-Roi regarda ses conseillers, et les notables regardèrent le roi. L'étranger avait bien raison de dire que les choses se gâtaient. Bour regarda Fène-le-Mensonge, et les vieux le regardèrent. Que fallait-il faire ?

- Pour le tirer d'embarras, pour t'éviter d'avoir trop à choisir, dit Fène-le-Mensonge, indique-moi seulement qui, de ta femme ou de ton père, tu veux que je fasse revenir.

- Ma femme, dit le roi, qui aimait plus que jamais la favorite et qui avait toujours eu peur du roi défunt dont il avait, aidé des notables, précipité la mort.

- Evidemment, évidemment ! répliqua Fène-le-Mensonge. Seulement voilà, c'est que ton père, lui m'offre le double de ce que tu m'as promis tout à l'heure.

Bour se tourna vers ses conseillers, et ses conseillers le regardèrent et regardèrent l'étranger. Le prix était fort, et que servirait-il au roi de revoir sa femme la plus aimée s'il se dépouillait de tous ses biens ? Serait-il encore roi ? Fène devina la pensée du roi et celle de ses notables :

- A moins, dit-il, à moins que tu ne me donnes, pour laisser ta femme où elle est actuellement, ce que tu m'avais promis pour la faire revenir.

- C'est assurément ce qu'il y a encore de mieux et de plus raisonnable, firent en chœur les vieux notables qui avaient contribué à la disparition du vieux roi.

- Qu'en dis-tu, Bour ? demanda Fène-le-Mensonge.

- Eh bien ! que mon père, le père de mon père et les pères de leurs pères restent où ils sont, et ma femme pareillement, dit le roi.

C'est ainsi que Fène-le-Mensonge, pour n'avoir fait revenir personne de l'autre monde, eut la moitié des biens du roi, ^{qui} d'ailleurs, oubliant bien vite sa favorite et prit une autre femme.